

LA POLITIQUE ET LA PHILOSOPHIE ENTRE DÉSERT ET OASIS (1955)

Arendt Hannah

« Conclusion : Ce que nous avons observé pourrait également être décrit comme la perte croissante du monde, la disparition de l'entre-deux. Il s'agit là de l'extension du désert et le désert est le monde dans les conditions duquel nous nous mouvons.

C'est Nietzsche qui, le premier, a reconnu le désert et c'est également lui qui dans son diagnostic et sa description a commis l'erreur décisive : Nietzsche pensait, comme tous ceux qui sont venus après lui, que le désert était en nous. Par ce diagnostic, il révèle qu'il était lui-même l'un des premiers habitants conscients du désert.

Cette idée est à la base de la psychologie moderne. Elle est la psychologie du désert et également la victime de l'illusion la plus effrayante qui soit dans le désert, celle qui nous incite à penser que quelque chose en nous ne va pas, et ce parce que nous ne pouvons pas vivre dans les conditions de vie qui sont celles du désert, et que nous perdons par conséquent la capacité de juger, de souffrir et de condamner. Dans la mesure où la psychologie essaie d'"aider" les hommes, elle les aide à « s'adapter » aux conditions d'une vie désertique. Cela nous ôte notre seule espérance, à savoir l'espérance que nous, qui ne sommes pas le produit du désert mais qui vivons tout de même en lui, sommes en mesure de transformer le désert en un monde humain. La psychologie met les choses sens dessus dessous; car c'est précisément parce que nous souffrons dans les conditions du désert que nous sommes encore humains, encore intacts. Le danger consiste en ce que nous devenions de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui.

L'autre grand danger du désert consiste en ce qu'il recèle la possibilité de tempêtes de sable, c'est-à-dire que le désert n'est pas toujours une paix de cimetière, là où en fin de compte tout est encore possible, mais qu'un mouvement autonome se déclenche. Voilà en quoi consistent les mouvements totalitaires : leur danger tient précisément en ce qu'il s'adaptent dans une très grande mesure aux conditions en vigueur dans le désert. Ils ne comptent sur rien d'autre, et c'est pourquoi ils semblent être les formes politiques les plus adéquates à la vie dans le désert.

Tous deux, la psychologie en tant que discipline de la vie humaine adaptée au désert, et les mouvements totalitaires - les tempêtes de sable dans lesquelles tout ce qui est tranquille comme la mort se transforme soudainement en pseudo-action -, menacent les deux facultés de l'homme, grâce auxquelles nous pourrions patiemment transformer le désert (à défaut de nous-mêmes) : la faculté de pâtir et la faculté d'agir. Il est vrai que nous souffrons moins sous les mouvements totalitaires ou en nous y adaptant grâce à la psychologie moderne, et que nous perdons ce faisant la faculté de pâtir et avec elle la vertu d'endurer. Nous ne pouvons attendre que se rassemble ce courage à la racine de toute action, de tout ce qui fait qu'un homme devient un être agissant, que de ceux qui réussissent à supporter « endurer » la passion de la vie dans les conditions du désert.

En outre, les tempêtes de sable menacent également ces oasis dans le désert sans lesquelles aucun d'entre nous ne pourrait y résister. La psychologie essaie seulement de nous habituer à la vie dans le désert au point que nous n'éprouvions plus aucun besoin d'oasis. Les oasis constituent tous ces domaines de la vie qui existent indépendamment, ou tout au moins en grande partie indépendamment, des circonstances politiques. Ce qui va de travers, c'est la politique, c'est-à-dire nous-mêmes, dans la mesure où nous existons au pluriel, mais non pas ce que nous pouvons faire et créer dans la mesure où nous existons au singulier : dans l'isolement (isolation) comme l'artiste, dans la solitude (solitude) comme le philosophe, dans la relation particulière privée de monde (worldless) de l'homme à l'homme, telle qu'elle nous apparaît dans l'amour et parfois dans l'amitié (lorsque, dans l'amitié, un cœur s'adresse directement à un autre) ou lorsque dans la passion l'entre-deux, le monde, disparaît sous l'emprise de la passion enflammée. Si les oasis ne subsistaient pas intactes, nous ne saurions comment respirer. Or c'est précisément ce que devraient savoir les spécialistes de politique! Si les spécialistes du politique, qui doivent passer leur vie dans le désert tout en cherchant à accomplir telle ou telle chose, et qui se soucient constamment des conditions de désert, ne savaient pas mettre à profit les oasis, ils deviendraient, même sans le secours de la psychologie, des habitants du désert. En d'autres termes : ils se dessécheraient. Mais il ne faut pas confondre les oasis avec la "détente"; elles sont des fontaines qui dispensent la vie, qui nous permettent de vivre dans le désert sans nous réconcilier avec lui.

Le danger inverse est beaucoup plus fréquent. On utilise habituellement pour le désigner le terme de fuite (escapism). On fuit le monde du désert, la politique ou n'importe quoi. C'est une manière moins dangereuse et plus raffinée d'anéantir les oasis que les tempêtes de sable qui en menacent l'existence pour ainsi dire de l'extérieur. Lorsque nous fuyons, nous faisons entrer le sable dans les oasis (...). Parce qu'il en est ainsi, parce que les oasis qui peuvent dispenser la vie sont anéanties lorsque nous y cherchons refuge, il peut parfois sembler que tout conspire à faire advenir, partout, le désert.

Mais cela n'est qu'imagination. En définitive, le monde est toujours le produit de l'homme, un produit de l'amor mundi de l'homme. L'oeuvre d'art humaine. La parole de Hamlet est toujours vraie : "The time is out of joint, the cursed spite that I wal born to set it right". Le monde édifié par les mortels en vue de leur immortalité potentielle

est toujours menacé par la condition mortelle de ceux qui l'ont édifié et qui naissent pour vivre en lui. En un certain sens, le monde est toujours un désert qui a besoin de ceux qui commencent pour pouvoir à nouveau être recommencé.

A partir des conditions de ce désert qui a commencé avec l'absence de monde de la modernité se posa la question qui fut celle de Leibniz, de Schelling et de M. Heidegger : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? A partir des conditions du monde moderne, où la menace n'est plus simplement qu'il n'y ait plus aucune chose, mais également qu'il n'y ait plus personne, on peut poser la question : pourquoi y a-t-il-aucune-chose et le qu'il-n'y-ait-personne menacent de détruire le monde, elles sont les questions antinihilistes ».

Ci-dessous, le fragment 4 (intégral) : 3.1. Fragment 4. « Du désert et des oasis », Arendt Hannah, Qu'est-ce que la politique ?, Paris, Seuil-poche, (1955) 1995, p. 186-1911. Le texte résumé ci-dessous est la trace écrite d'une conférence prononcée en 1955 à Berkeley à la fin d'un de ses cours. Malgré son caractère non définitif, nous choisissons de le mentionner car il indique bien la manière dont H. Arendt envisage la politique et le lien entre politique et philosophie.